

LA CULTURE ET LE RESPECT DES CULTURES

Que nomme-t-on, au sens philosophique, moral, sociologique ou esthétique du terme, la Culture ? Ou plus précisément (car il faut adopter d'abord ce point de vue, si on veut un contact précis avec les faits) qu'est-ce qu'une Culture ? C'est à la fois un épanouissement et une méthode. Une méthode d'épanouissement.

Il n'y a pas de culture sans des témoignages concrets, à la fois phénoménaux et substantiels, qui en sont aussi bien les effets que les monuments et parfois les causes finales. Monuments de pierre, de toile, de mots, d'usages sociaux ou de savoir théorique, tous aussi bien attestent cette culture et en constituent l'évidente floraison, l'épanouissement sensible. Une culture, c'est un style de pensée et d'action qui guide vers une forme de patuité tout ce que mobilisent et élaborent les forces instauratrices d'un groupe humain.

Ainsi une culture est quelque chose de profondément vital pour une nation, pour un peuple. C'est par elle que la spontanéité de ses activités aboutit à des œuvres, à des réalisations, à des faits testimoniaux. C'est par ceux-ci que sans cesse elle s'accomplit et se réaccomplit. Briser, entraver en ses conditions d'action la culture de ce peuple — par exemple, car on pourrait croire que cela n'est pas aisé quand rien au contraire n'est si facile, empêcher quelques-unes de ses cérémonies, de ses expressions verbales, de ses réunions en quelque lieu ou près de quelque édifice consacré par l'usage — c'est attaquer directement et rudement sa vitalité propre. En fait, c'est surtout par la brimade et les mutilations culturelles qu'on peut atteindre la vitalité d'un groupe humain et l'amener, soit à périr, soit à se laisser absorber par un autre groupe. Abattre le chêne J'Irmensul, ce n'est pas convertir au christianisme les derniers païens, c'est les forcer à se disperser et à disparaître. Imposer à une population l'usage d'une langue étrangère n'est en apparence qu'une gêne passagère, ou même un service rendu, si cette langue est plus étendue en ses usages de relation : mais c'est un coup de hache à ses racines si

cette population perd ainsi toute communion avec des monuments littéraires inhérents à sa culture. Et inversement c'est parfois par la poésie folklorique ou par un style musical propre qu'un groupe persécuté maintient son épanouissement vital. En vain le Cardinal Ximènes pouvait, au XVI^e siècle, faire baptiser 3.000 musulmans d'Espagne en un jour : le groupe des *cristianos nuevos* restait distinct et tout-à-fait vivace. On ne les brisa définitivement qu'en leur interdisant — par la Pragmatique de 1666 — de travailler le métal ou la faïence « à la moresque » ; et, qui plus est, de « chanter Leïla au son des instruments ».

Est-il besoin d'ajouter que plus une civilisation est riche et ancienne, plus elle est vulnérable ? Non pas qu'une telle civilisation soit nécessairement délicate, étioyée ou comme dévitalisée. Mais songeons que son plus objectif critère c'est l'adaptation du groupe social à un milieu, constitué, en proportion de plus en plus grande, par les œuvres mêmes qu'il a produites. Or cela est extrêmement important.

Toute culture digne de ce nom, nous l'avons vu, est instauratrice : elle se manifeste par des œuvres (et je l'entends presque autant au sens théologique qu'esthétique) dont celles de l'art (au sens le plus étroit et le plus courant du terme) sont seulement un cas particulier, mais des plus typiques ; œuvres qui à la fois expriment cette culture, la mettent en acte et la confirment en l'entretenant. Les œuvres d'art sont particulièrement prégnantes ici parce qu'il est de leur condition constitutive de comporter un corps physique. C'est pour cela, si essentiellement spirituelles qu'elles soient, qu'elles sont matériellement vulnérables. Une cathédrale, un tableau, le manuscrit d'un livre ou d'un poème, sont destructibles ; et leur destruction est un dommage spirituel irréparable, qui pour ainsi dire libère et vaporise, rejette dans le vide atmosphérique et indisponible de l'amorphe une âme, une harmonie, qui était liée à ce corps. Mais aussi bien d'ailleurs elle est détruite, malgré une permanence physique, si les voies d'accès à sa spiritualité, et les moyens culturels d'y participer sont anéantis. C'est le même dommage et la même dévastation, de bombarder la cathédrale, de brûler le manuscrit, ou d'ôter à ceux qui les voient le moyen de participer culturellement à leur message, d'en recevoir psychiquement le bienfait.

C'est donc à tort qu'on regarderait comme un défaut, dans les œuvres de l'art, cette matérialité qui-les rend précaires et

destructibles. Leur permanence physique leur donne d'autre part une disponibilité fréquente et continue, dont un des effets les plus sensibles et les plus précieux est la disponibilité, par leur moyen, de tout ce que contient la durée et la destinée successive d'une culture. Le passé aussi bien que le présent en est vivace. Ne disons pas que ces vieilles civilisations sont chargées d'un lourd poids mort de passé. Disons que tout le passé en est vivant, sans cesse réabouché au présent, et comme allégé dans toute sa dimension par une mobilisation perpétuelle des richesses patrimoniales. Il y a, par ce patrimoine, participation intime et active d'une civilisation à tous les moments antécédents de sa vie. Les groupes humains qui ne disposent pas d'un tel patrimoine ne disposent d'eux-mêmes et de leur élan vital que sur une faible étendue temporelle. Ne les croyons pas plus réellement jeunes ou plus ouverts à l'avenir : ils sont seulement dans une plus grande ignorance de la courbe d'ensemble de leur destinée ; dans une moins grande intimité conscientielle avec l'arabesque générale de leur devenir.

C'est, en effet, ce problème de l'avenir qui doit dominer ici, et nous préoccuper foncièrement.

Qu'est-ce qui peut mettre une culture en péril ? Assurément le hasard parfois : les catastrophes, la présence de ses monuments sur le champ d'une bataille. Plus encore l'hostile agression expressément dirigée contre elle. Les formes où l'étranger (sinon l'adversaire) enserme et réalise sa pensée et ses activités concrètes ou spirituelles nous sont d'autant plus insupportables qu'elles diffèrent plus des nôtres, et nous présentent sous un aspect de choc ou de contrainte ce qui pour ces étrangers est tout de facile et heureuse spontanéité. Titus lui-même aussi bien que Tchingkis Khan ou Pizarre auront toujours peine à comprendre que l'Inca ne trouve pas hideux et grimaçants ses dieux sculptés ; que l'architecture et l'écriture du Chinois paraissent à celui-ci naturelles et affables ; et que l'observance du Juif soit vie épanouie pour lui. Tous croient de bonne foi délivrer et mener à la vie ceux auxquels ils présentent ce qui est vie et liberté pour eux-mêmes. Mais l'hostilité la plus redoutable est au sein de la culture elle-même, dans cette bonne foi iconoclastique et prosélytique qui croit qu'en brisant les monuments du passé, on délivrera le présent de ses chaînes, on aidera l'avenir, hors de son enveloppe chrysalidale, à s'élancer.

Non qu'il n'y ait — c'est là le drame — quelque part de vérité en ceci. Il est vrai qu'en faisant table rase, on facilite, que dis-je, on force l'éclosion d'un avenir. Mais c'est un avenir mutilé, amoindri, blessé. Blessé en ce qu'il pouvait avoir de plus beau et de plus vaste, et de plus spirituellement accompli.

C'est là le dernier point, et le plus important peut-être, philosophiquement comme vitalement, à montrer.

La pluralité des cultures est évidemment le point grave et problématique, mais crucial, des difficultés existentiellement inhérentes à notre question. Quiconque participe à une culture peut avoir tantôt l'illusion, tantôt la conscience bien fondée (peu importe ici), qu'elle est supérieure aux autres et vraiment la meilleure de toutes. Et cependant d'un certain point de vue cela n'est jamais vrai. Car il y en a une meilleure encore, celle qui dans l'avenir épanouirait une humanité plus totale et plus diverse, plus évoluée et plus complète, plus avancée sur les voies d'une destinée lui donnant accès à ses hauts lieux ; en un mot, plus accomplie. Et quel peut être le rapport de cette culture hypothétique et idéale avec les cultures qui ont pu la précéder ? Il ne suffit pas de parler ici de synthèse. Dans la mesure où culture implique forme, et puissance de prendre forme, il y a ici d'une part une exclusion de chaque forme par toute autre, d'autre part une impossibilité de procéder « *per additamenta* » (comme disait Pomponace) ; mais une nécessité, à toute synthèse neuve, d'un remaniement total de l'ensemble, en tant que systématisation. D'où la nécessité d'*inventer*, à tout moment de synthèse, les formes *nouvelles* qui ressaisiront, pour leur donner une âme (une harmonie neuve et unique), tous les bienfaits du passé en ce que celui-ci a de précieux, de vivace et qui doit être conservé et promu ; tout son contenu spirituel en ce qu'il a d'inaliénable, si on veut que le pas nouveau ne soit en rien rétrogradation et mutilation. Et c'est bien ce qui est arrivé à chaque étape d'un progrès vraiment humain, ou vers l'humain. Quand Mithridate, sultan septuagénaire, mourait à Panticapée qu'on appelle aujourd'hui **Kertch**, ce n'était pas seulement Rome qui triomphait. Avec lui se brisait non seulement la synthèse helléno-asiatique qu'il avait défendue (consciemment ou non) contre Rome, mais aussi la romanité pure, afin qu'une synthèse plus large fût possible, dont l'expression va de Virgile à Ausone et de la *Lex Rhodia* au code de Justinien. Lorsque Cosme de Médicis fondait à Florence

l'Académie platonicienne, de toute part tressaillaient en Europe les forces qui cherchaient à réaliser la synthèse de tout ce qu'avait d'éternel le message antique et de vivant le moyen âge chrétien : les formes étaient à trouver pour instaurer un monde dont nous sommes encore solidaires, et auquel n'allaient pas tarder à travailler aussi bien Christophe Colomb en découvrant l'Amérique que simultanément Léonard de Vinci en découvrant le clair-obscur, Césalpin en redécouvrant scientifiquement l'aristotélisme, et Le Fèvre d'Étaples en redécouvrant philologiquement l'Évangile. Enfin en ce siècle-ci, où se joue, sans aucun doute possible, tout le destin spirituel de l'ensemble de l'humanité, nul philosophe ne peut regarder sans angoisse toute position du problème qui risque, par la méconnaissance d'un quelconque bienfait culturel du passé ou du présent, de mutiler avant naissance le futur encore à éclore. La question est en effet — et il n'y en a pas d'autre au regard de l'Esprit — d'instaurer une culture telle, en les formes qui en définiraient les actes, que toute âme humaine en ce qu'elle a de plus intime comme de plus noble, de plus vivant comme de plus digne d'avenir, puisse l'habiter en spontanéité spirituelle avec non pas moins mais plus encore d'épanouissement existentiel et d'accomplissement total qu'elle n'en peut obtenir à l'heure présente. Ce à quoi peut-être un poète, peut-être un savant ou un philosophe, peut-être un architecte travaillent actuellement à notre insu plus efficacement, par liberté inventive, que par la plus « engagée » des actions. La chose la plus digne d'émotion peut-être, aujourd'hui ou demain, et la plus propre à bien augurer des destins de l'homme, serait l'apparition d'une réalisation quelle qu'elle soit dont on puisse penser qu'elle égale en valeur les plus hauts monuments culturels du passé, tout en configurant avec éclat un avenir. Car c'est sans doute sur un événement de ce genre que le XX^e siècle sera jugé par le XXI^e ; et probablement par son advenue ou non que l'humanité aura perdu ou sauvé son âme, prochainement.

.. ETIENNE SOURIAU.

Université de Paris.